

Prédication du 20 septembre 2020

Jean 11,17-46 : Le relèvement de Lazare

Jésus lui dit : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? »

« Oui Seigneur, répondit-elle. Je crois (vraiment) que tu es le Christ, le Fils de Dieu, Celui qui vient dans le monde » (v.25-27).

« Crois-tu cela ? » - telle est la question centrale, pour nous aussi.

Le croyons-nous ?

Il y a tant d'incroyable dans cette histoire – ou plutôt : de l'inédit – du jamais-vu.

En premier lieu l'exigence de la leçon que Jésus donne à Marthe – et à nous : croire *qu'il est* la résurrection, lui, ne se limite pas à penser qu'il y a une immortalité de l'âme générale – l'insistance du récit porte bien sur la personne (de Lazare) tout entière.

Ce n'est pas non plus seulement une espérance pour l'au-delà où il y aurait bien une survie, comme l'annonce la première phrase : « qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ». La radicalité est la 2e phrase : celui qui « vit et croit en moi ne mourra jamais » : celui / celle qui vit ici et maintenant et qui mise tout sur la relation avec le Christ au cœur de sa vie, jusque dans l'épreuve de la mort, n'est en réalité plus dans la mort.

Mais que change cette confiance en Christ à notre quotidien ? Que serait cette « vie » ?

Il nous faut l'observer avec le 2^e niveau d'incroyable dans ce récit : Marthe.

Quelle folie a saisi le rédacteur de cet évangile pour qu'il fasse dire la radicalité de la foi à une femme – et de plus une femme qu'on imagine plutôt bobonne, présentée chez Luc comme la ménagère de service – comme d'ailleurs aussi dans le chapitre suivant chez Jean où elle sert un repas ! De ce fait même, je peux croire qu'un tel épisode de confrontation a existé du vivant de Jésus. Car quel rédacteur masculin, mettant ceci par écrit vers l'année 90, voire 100 ap. JC, aurait eu cette idée incroyable d'inventer une femme comme disciple aussi intelligente et audacieuse... ? Et pour la remettre au chapitre suivant dans le service de table ?

Ce que Jésus lui fait dire, avant d'intervenir pour Lazare, c'est une confession de foi ! Une confession en trois phrases, inégalée dans les évangiles, plus élaborée théologiquement que celle de Pierre dans Mt 16. Pierre, sans autant d'étapes de

discussion, arrive d'ailleurs à la même confession : « Tu es le Christ le Fils du Dieu vivant ».

Mais avec Marthe Jésus entre en débat. Car en plus, quel rédacteur de l'époque aurait, présenté une disciple revêche et critique ? N'aurait-il pas fallu idéaliser un peu le personnage ?

Ou choisir plutôt Marie, qui à lire l'évangile selon Luc, restait assise aux pieds de Jésus pour écouter sa Parole et avait choisi « la bonne part » (Lc 10,42) ? Dans cet autre épisode, raconté par Luc, de la rencontre de Jésus avec les deux soeurs (Lc 10,38-42), Marthe avait aussi commencé par dire sa frustration et à se plaindre de sa sœur. Jésus, là aussi, loin de la plaindre, l'avait remise en place en lui opposant la « bonne part » de Marie... comme si elle aussi pouvait la « choisir » (« Marie a choisi la bonne part ») !

Marie ici, pourtant, est encore assise ! Elle est assise dans la maison, dans le deuil, entourée de voisins et d'amis.

C'est donc Marthe qui a choisi d'aller à la rencontre de Jésus. On l'imagine avancer vers lui d'un pas farouche...

Nous savons pourquoi il a trainé, puisque le début du chapitre nous apprend, ainsi qu'à ses disciples, que la suite à venir doit manifester « la gloire de Dieu ». Mais Marthe ne le sait pas. C'est le test !

A Jésus, qui arrive en retard, fidèle à elle-même, elle adresse un reproche : « Si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort » ! Reproche justifié – comme notre lamentation à la mort d'un être cher : à quoi sert-il de croire, puisque nous continuons à souffrir ? Pourquoi Dieu nous oublie-t-il ?

3^e niveau d'incroyable : au lieu de la remettre à sa place, comme il lui arrive de le faire (même à Cana avec sa mère), Jésus la pousse à déployer une confession de foi en trois nouveautés de sens :

- D'elle-même elle affirme : « maintenant encore, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, il te le donnera »
- Jésus répond « ton frère ressuscitera », elle dit qu'elle « sait » qu'il ressuscitera « au dernier jour » - elle connaît la leçon
- Mais Jésus corrige : « je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ».
- A quoi elle se rallie « Je crois vraiment » (insistance par la forme verbale) « que tu es le Christ ». Sans rien demander de plus !

Tout le récit converge vers ce centre : elle affirme qu'elle croit ... mais sans exiger des preuves ou des résultats. Une foi inconditionnelle !

Mais où est la nouveauté dans ces corrections apportées par Jésus ?

La résurrection n'est plus seulement une espérance pour l'au-delà, mais l'affirmation que la vie divine a déjà commencé – au matin de Pâques. N'oublions pas que cet évangile est écrit vers la fin du 1^{er} siècle ap. JC, donc Pâques a pris toute sa

puissance, même si dans le texte la résurrection de Jésus n'arrive que dans quelques chapitres.

Le relèvement de Lazare ne sera donc pas un miracle jailli *ex nihilo* mais l'expression, vérifiée dans l'histoire des disciples, que Dieu a bien pu rendre possible une vie libérée des liens de la mort, qui n'auront plus le dernier mot. Le Christ ressuscité sera toujours avec les siens même s'il n'est pas présent (ce qui est la thématique du « retard » de Jésus). L'offre n'est donc pas celle d'un miracle extraordinaire et surnaturel, mais d'un « signe » (ce qui est l'expression dans cet évangile qui n'utilise pas le terme de miracle). C'est l'affirmation d'un relèvement pour chacun-e au cœur de sa vie qui se trouve appelé-e par le Christ.

Je ne veux pas nier le miracle biologique, car si tout est possible à Dieu, et si je confesse la résurrection, celle de Lazare est tout aussi possible.

Mais je souligne ici ce que Jésus annonce de surcroît pour Marthe : il n'est pas besoin d'attendre le Christ seulement pour la fin de vie. Nous pouvons être relevés de liens qui nous enferment dans des formes de mort dans la vie – la peur, l'angoisse, la colère, la rancune... et tant d'autres enfermements, en comprenant que nous sommes bénéficiaires de l'amour du Christ au premier plan. La résurrection est ici révélée comme offre de vie abritée et portée par Dieu, qui résiste aux autres épreuves. Elle n'évite pas la mort, la maladie, les échecs et les deuils, mais elle est un abri pour toujours, et ce... dès maintenant ! Ce qui est bien plus que toutes les consolations de funérailles. A ce stade, quoiqu'il arrive, Marthe comprend qu'elle est déjà dans la vraie Vie.

Et c'est à ce moment-là que Marie se lève, appelée par Marthe, qu'elle tombe aux pieds de Jésus et redit la même phrase que Marthe « si tu avais été là »... mais sans rien confesser de plus ! Là ce n'est pas sa parole de disciple mais sa peine qui pousse Jésus à agir – malgré l'incrédulité moqueuse de certains spectateurs, comme à la croix : « celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle n'a pas été capable d'empêcher Lazare de mourir ».

Or ici ce n'est pas d'une simple guérison qu'il s'agit, mais d'un appel hors de la mort, hors des forces destructrices, donné après une invocation à Dieu et par l'appel du nom, comme au baptême : « Lazare, sors ! »

Là encore, il est surprenant qu'aucune parole n'ait été donnée à Lazare pour dire sa gratitude, pas même dans le chapitre suivant où l'on retrouve le trio de Béthanie et les disciples autour d'une table de fête.

Ce sera Marie, dans ce chapitre suivant (Jn 12) qui provoquera le scandale en répandant un onguent précieux sur les pieds de Jésus. Elle montre ainsi non seulement un signe annonçant la mort de Jésus, mais aussi le prix de sa gratitude et de sa foi de disciple inconditionnelle (qui lave les pieds du maître).

Peut-être que le plus incroyable dans ces récits est cette priorité donnée à ces femmes, qui ne relève en rien d'un genre littéraire convenu à cette époque ! Un rédacteur ancien aurait-il osé innover à ce point et inventer tout cela ? Ces femmes

sont vraiment des modèles pour la mission et leurs noms ont été conservés par la tradition jusqu'à la mise par écrit, bien qu'elles soient sorties complètement des rôles traditionnels.

Alors, le croyez-vous ? Avec tous ces incroyables ?

Vous me direz : c'était facile de croire puisqu'ils ont vu Jésus. Ils l'ont vu à l'œuvre, alors que pour nous, le doute subsiste : tous ces récits ne sont-ils pas inventés après le départ de Jésus et n'a-t-on pas cherché à justifier son statut de sauveur ?

Trop beau pour être vrai ? Certes le rédacteur a soigné la mise en scène, le suspense, les insistances sur le corps, sur les doutes, sur le but de Jésus de vouloir montrer la puissance de Dieu. Il y a tout un travail rédactionnel, mais derrière s'exprime bien un vécu étonnant. Qui aurait inventé ces dialogues, incroyables pour l'époque ? Ce n'est pas trop beau mais presque choquant.

Chacun-e répondra pour soi-même : est-ce que je crois cela ?

Je peux le voir comme un récit symbolique, ou l'accepter comme le récit d'une réalité. Mais bien plus, est-ce que je peux croire que la force de la relation avec Dieu passe par le Christ vivant – plus que par telle ou telle autre philosophie ?

En ce sens je voudrais terminer par ce que je considère comme plus incroyable encore : le saisissement qui a suscité parmi ces villageois une transformation et un mouvement de suivance de la foi qui a mené certains jusqu'au martyre... et par la suite beaucoup de femmes aussi. Ce n'est pas un récit à succès, mais une transmission, qui s'est fidèlement poursuivie de génération en génération – dans cet évangile les premiers lecteurs lisent plus de 60 ans après le départ de Jésus, et aujourd'hui nous lisons à plus de 2000 ans d'écart. Mais nous sentons bien la résonnance puissante de cette annonce !

Le christianisme n'est pas une religion de « sagesse » comme d'autres, ou une philosophie de vie, mais un mouvement de saisissement. Les témoins furent transformés au-delà de leurs conceptions, jusqu'à faire déborder les catégories de genre (comme ici), de classe sociale ou de peuples. Ce n'est pas de l'ordre de la sage logique, mais de la folie, que la foi appelle la « grâce ».

Donc, pour conclure sur la question du commencement : qu'est-ce que cela change à ma vie ?

Non pas attendre la résurrection ou m'occuper de la relation à Dieu « plus tard », ou dire intellectuellement « je crois que c'est possible, mais on verra ».

Mais me laisser appeler par mon nom, et consentir à « voir » la résurrection à *l'œuvre*, dans ma vie.

Elisabeth Parmentier